

Stéphane Mercier, 18 novembre 2010 [version du 2 décembre 2010]

La fin de l'Antiquité et la transition vers le Moyen Âge

Il est maladroit de parler de « rupture » entre le monde antique et le monde médiéval : il y a davantage de différenciation progressive dans la continuité, et il n'y a pas, de toute façon, d'unité de l'Occident en général.

→ La chute de l'Empire (476) est, à bien des égards, un non-événement ; les structures étatiques comme celles qui assurent la transmission de la culture en Italie se maintiennent (royaume Ostrogoth de Théodoric) ; quant aux autres anciennes provinces, elles avaient été détachées de l'Empire depuis un certain temps déjà (le cas de Vandales en Afrique, par ex.).

La continuité est toutefois beaucoup plus forte dans la partie orientale de l'ancien Empire, qui se maintient, bien que son extension territoriale soit très variable d'une époque à l'autre : c'est l'Empire byzantin, qui va se maintenir jusqu'en 1453, quand Constantinople tombe aux mains des Turcs.

Le Néoplatonisme

La philosophie dominante, depuis la fin du III^e siècle est le néoplatonisme, autour des figures majeures qui représentent ce courant comme **Plotin** (III^e s.), **Jamblique** (IV^e s.) et **Proclus** (V^e s.).

Graduellement, le néoplatonisme se teinte d'une forme de mysticisme oriental (les religiosités orientales connaissent un succès considérable dans l'Empire dès la fin du II^e s.) et se dote d'une composante religieuse (pratiques théurgiques héritées des cultes à mystères, rôle des *Oracles*

chaldaïques, etc.) qui, largement absente chez Plotin, devient capitale chez Jamblique (*Traité des mystères d'Égypte*) et dans la pensée de Proclus, qui est autant scolarque que prêtre païen ou gourou.

→ Un néoplatonisme d'inspiration proclusienne va exercer une influence capitale sur la pensée médiévale (et au-delà) à travers l'œuvre théologique du **pseudo-Denys l'Aréopagite** (Ve-VIe s.), qui se verra décerner une autorité quasi apostolique durant plusieurs siècles – ce qui implique une présence diffuse du platonisme dans l'Occident médiéval.

Pour le néoplatonisme, la réalité se présente sous la forme d'un dégradé progressif à partir d'un principe, l'Un « suressentiel », au-delà de l'être et du dicible. Tout le réel est émané de ce principe (difficile question du rapport de l'un au multiple : comment l'unité peut-elle être la source de la multiplicité ?) et nous sommes habités par une nostalgie de l'unité, qui nous porte à trouver les moyens (rationnels et « révélés » : pas de rupture marquée entre le domaine de la raison et celui de la foi ou de la croyance) qui doivent nous permettre de nous porter vers le Principe.

Le néoplatonisme païen reçoit un coup d'arrêt brusque en 529, quand l'empereur Justinien ordonne la fermeture de l'école d'Athènes. Le néoplatonisme chrétien tire profit de cette exclusion et se perpétue sous diverses formes dans l'Empire.

Le christianisme comme foi et comme philosophie

Bien que révélé, le christianisme se présente comme philosophie, au sens où il est en effet un « amour de la sagesse », la Sagesse éternelle s'étant incarnée et ayant demeuré parmi les hommes (saint Justin, IIe s.).

De même que le néoplatonisme païen mêle philosophie et religion, le néoplatonisme chrétien mobilise la foi et la raison, sans toujours les distinguer aussi nettement qu'il le faudrait (cela viendra), et les grands penseurs sont surtout des théologiens qui utilisent les ressources de la

philosophie. De là cette difficulté de dégager la physionomie d'une « philosophie » qui, dans les faits, n'est jamais séparée (ni même toujours distinguée suffisamment) de la théologie.

Les controverses théologiques de l'Antiquité chrétienne et tardive vont jouer un rôle capital dans l'élaboration systématique d'un certain nombre de concepts philosophiques de première importance (par ex., l'idée d'une volonté comme faculté indépendant de l'intellect doit beaucoup aux réflexions et méditations de saint Augustin ; le concept de « personne » a été précisé à l'occasion des controverses christologiques et trinitaires des IV^e et V^e s. ; etc.).

Augustin (m. 430) et Boèce (m. 524)

Saint **Augustin** est l'un des penseurs les plus importants de la tradition occidentale, et son influence sur la culture du monde latin est immense. Rhéteur converti au Christianisme (voir ses *Confessions*), il devient le champion de l'orthodoxie catholique et l'un des quatre plus illustres Pères de l'Église (avec Ambroise, qui le précède d'une génération, Jérôme, son contemporain, et Grégoire le Grand, à la fin du VI^e s.).

Largement platonicien (bien qu'il ignore le grec), il contribue à développer l'idée de l'intériorité et du sens de l'histoire. Les Idées platoniciennes n'existent pas dans un sur-monde, mais dans l'Intellect divin, que nous devons rejoindre au plus intime de nous-mêmes (mouvement du monde vers soi, et de soi vers Dieu).

→ Le Dieu trinitaire appose sa marque dans l'âme humaine (esprit-mémoire – Père ; connaissance-intelligence – Fils ; amour-volonté – Saint-Esprit) qui doit, avec l'aide de la grâce, se recentrer en Dieu.

→ L'histoire n'est pas cyclique, mais orientée et porteuse de sens. La chute des Empires est inéluctable (réaction au sac de Rome en 410 dans la *Cité de Dieu*) : l'homme doit œuvrer à l'édification de la cité de Dieu,

fondée sur la charité (« l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi »), par contraste avec la cité terrestre, nourrie par l'égoïsme des hommes (« l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu »).

Boèce fait une carrière brillante à la cours ostrogothe en Italie au début du VI^e siècle, mais est finalement exécuté dans les années 520 à la suite d'une fausse accusation. C'est en prison qu'il rédige son œuvre la plus célèbre, la *Consolation de philosophie*, synthèse éthique et spéculative (où domine l'idée d'une Providence bienveillante qui gouverne le monde) très marquée par le néoplatonisme dans ce qu'il a de plus universel ; en ce sens, cette œuvre témoigne d'une manière d'osmose (ou de syncrétisme) qui synthétise en quelque sorte la pensée antique.

Excellent helléniste, Boèce traduit l'œuvre logique d'Aristote qu'il transmet au monde latin, qui accède de plus en plus difficilement aux sources grecques.

Le monde byzantin

Si le monde latin s'éloigne du monde grec, l'Empire d'Orient assure une continuité ininterrompue de la pensée hellénique durant un millénaire, après que la discussion sur le statut et la légitimité de l'héritage grec pré-chrétien se soit conclu en faveur de celui-ci et de sa préservation.

L'intellectualisme byzantin, caractérisé sommairement, est marqué par une tradition d'*encyclopédisme* (que l'on trouve également en Occident, même si les contenus peuvent être très différents), avec un intérêt qui ne se dément presque jamais pour les sciences exactes et la philologie.

La discussion sur les mérites relatifs de Platon et d'Aristote est au centre des préoccupations de plusieurs intellectuels de premier ordre. Michel Psellos (XI^e s) et, bien plus encore, Georges Gémiste (dit « Pléthon », XV^e s.) donnent la préséance à Platon.

→ **Michel Psellos** est l'archétype du savant byzantin à une époque où l'Empire est redevenu une très grande puissance sur la scène internationale : polygraphe exceptionnellement cultivé, il cultive tous les genres, souligne la nécessité de lier rhétorique (qu'il pratique non sans une certaine emphase, selon le goût de l'époque) et philosophie, et s'efforce de justifier la légitimité d'un intérêt pour la pensée grecque classique (lecture allégorique des mythes, comme le faisaient les stoïciens et les néoplatoniciens, rôle propédeutique de la culture antique, etc.) contre les accusations de paganisme formulées à l'encontre des antiquisants.

→ **Gémiste « Pléthon »** (les deux termes ont approximativement le même sens, et le second est un surnom que s'est donné l'érudit byzantin pour manifester sa dévotion envers Platon) accompagne la délégation byzantine à Florence dans les années 1430 et contribue à la renaissance du platonisme en Occident. Retiré ensuite dans le Péloponnèse, il défend un hellénisme « à l'antique », dont il absolutise la valeur (reprise du vieux panthéon païen et rédaction d'un *Traité des lois* inspiré du dialogue platonicien du même nom) : seule une restauration de l'Antiquité doit, selon lui, pouvoir sauver l'Empire de sa dégénérescence, qu'il impute au christianisme.

Les relations entre l'Empire byzantin et l'Occident latin ont toujours été difficiles (xénophobie de part et d'autres ; langue et cultures différentes ; dissensions religieuses, en partic. depuis la double excommunication de 1054 ; catastrophe de la IV^e croisade, avec la constitution des éphémères principautés latines d'Orient sur les ruines de l'Empire au XIII^e siècle ; etc.), et ce n'est que tardivement que les Byzantins se sont vraiment intéressés à l'Occident. L'inverse est également vrai.

Rem. : Les séquelles de cet intérêt tardif continuent d'ailleurs de se faire sentir, à une époque – aujourd'hui ! – où nos universités occidentales donnent aisément accès aux sources latines médiévales, mais ignorent largement (très peu de traductions et de cours, peu d'études) l'héritage de Byzance...